

Amélie Haurhay

6466



Amélie Haurhay

6H66

© Amélie Haurhay, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-4730-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

18h45

Il me faudrait plus de concentration, mais Julie s'impatiente.

— Thomas, tu viens ? Les garçons t'attendent.

— Je vous rejoins d'ici dix minutes. J'ai une dernière sauvegarde à faire, et j'arrive. Rendez-vous directement au café.

— Entendu, mais ne traîne pas trop.

Julie file vers l'ascenseur où les garçons – Olivier, Jean-Pascal dit « JP », comme il aime à se présenter, et Arthur – sont en train de jouer avec les boutons de commande.

Comme d'habitude, je suis le dernier à l'étage. Ma sauvegarde se passe sans problème. Un dernier coup d'œil à ma boîte mail. RAS, sauf la petite fenêtre de rappel qui clignote, affichant un petit smiley jaune hilare portant un gâteau d'anniversaire. Je souris. Encore un coup de Julie, qui est venue sur mon ordinateur pendant que j'étais absent. Un rappel pour mon anniversaire sur mon propre ordinateur ! Comme si j'allais l'oublier.

Je quitte mon bureau. Je prends les escaliers, après avoir éteint toutes les lumières de l'étage.

Quand je sors du bâtiment, un vent cinglant m'accueille. S'il me surprend au départ, il a vite fait de me pousser huit cent mètres plus loin, devant la porte du « Geek Bar », là où les collègues m'attendent. C'est notre lieu habituel de retrouvailles après le boulot. Pas seulement parce que c'est le café le plus proche du travail, ni parce que nous sommes tous un peu geek, mais surtout parce que nous nous y sentons bien et que le patron nous fait une réduction sur toutes nos notes. Il faut dire aussi que nous lui assurons une entrée régulière d'argent.

Julie et les garçons sont déjà installés autour d'une bière. Je les ai à peine rejoints que Gérard, le patron, s'approche.

— Salut Thomas. La même chose que d'habitude ?

— Salut Gérard. Oui, merci.

— Ou alors, on pourrait lui servir quelque chose de plus costaud, en prévision de demain, suggère en riant Olivier.

— Il y a un événement spécial demain, Thomas ? demande Gérard depuis le bar où il est déjà en train de me servir une Leffe pression.

— C'est mon anniversaire, je réponds simplement.

— Oh, bon anniversaire en avance ! Dans ce cas, celle-ci est pour moi : cadeau ! me lance-t-il en souriant, en déposant la bière devant moi.

— Merci beaucoup, Gérard.

Avec les collègues, nous trinquons.

— Et puis c'est une bonne année pour toi, poursuit Julie. Comme 2016 est une année bissextile, tu peux vraiment fêter ton anniversaire le bon jour.

— C'est vrai. De ce fait, Arthur, tu n'es pas obligé de me téléphoner ce soir à minuit pour me souhaiter mon anniversaire, tu auras toute la journée de demain pour le faire.

— C'est quoi, cette histoire ? demande Julie à Arthur.

— Puisque notre cher ami Thomas est né un 29 février, répond Arthur, trois années sur quatre, il faut viser juste entre le 28 février et le 1^{er} mars pour lui souhaiter son anniversaire. Donc, les trois dernières années, je l'ai appelé à 23 heures 59 minutes et 59 secondes pour tomber sur la bonne seconde où, potentiellement, nous pourrions être le 29 février.

— Ce qui, vous vous en doutez, me procure à chaque fois une joie immense : celle d'être réveillé !

Fou rire général.

— Mais au fait, demande JP, comment ça se passe pour les personnes nées le 29 février ?

— Comment ça, comment ça se passe ?

— Eh bien, par exemple, Thomas, quand tu as droit à un cadeau pour ton

anniversaire, dans un magasin par exemple, quel jour tu choisis ?

Et c'est reparti pour les mêmes réponses habituelles. Chaque année, j'ai droit à la même conversation avec au moins une personne. À la décharge de JP, ça ne fait que quelques mois que nous nous connaissons, depuis qu'il a rejoint notre entreprise l'été dernier. Mais je n'ai pas besoin de me lancer dans mes exemples habituels « d'inexistence administrative », les trois autres s'en chargent pour moi.

Ils commencent par raconter les anecdotes habituelles, surtout Olivier et Julie qui les connaissent depuis si longtemps. Petit, je fêtais deux fois mon anniversaire les années non bissextiles, le 28 février et le 1er mars et j'en voulais à mes parents de ne le fêter qu'une seule fois les années bissextiles. L'année de mes dix-huit ans, j'ai dû attendre le 1^{er} mars pour me déclarer majeur. C'est d'ailleurs la seule année où j'ai clamé haut et fort mon âge d'état civil, ne me vieillissant d'habitude que d'une année tous les quatre ans. Comme le dit Julie, je bénéficie ainsi d'une forme de jeunesse éternelle.

De la bande, c'est Olivier et sa sœur Julie que je connais depuis le plus longtemps. J'ai rencontré Olivier sur les bancs de la fac d'informatique, le premier jour de notre première année universitaire respective. Et depuis nous avons tout fait ensemble, y compris trouver du boulot dans les mêmes entreprises, au même moment. Julie est plus jeune que lui de cinq ans ; il y a deux ans, une fois diplômée, son frère a réussi à lui décrocher un poste au service marketing de notre entreprise. Arthur est mon beau-frère. Ma sœur Alice a mis le grappin dessus à la première soirée où je l'ai invité alors que, stagiaire fraîchement arrivé dans la boîte, il ne connaissait personne, et là, il tombe sur ma sœur ! Alice est une personne compliquée, assez instable dans ses passions ou son mode de vie. Tout l'inverse de moi.

On dirait qu'Arthur lit dans mes pensées car il change brusquement de sujet de conversation.

— Au fait, Thomas, tu connais la dernière lubie de ta sœur ?

— Aller nourrir les bébés phoques ou les baleineaux orphelins que laissent derrière eux les navires de pêche japonais ?

Cela le fait rire.

— Non, encore que cette idée pourrait certainement lui plaire. Mais

actuellement, elle est moins portée sur les actions environnementales. Non, ce qui la motive actuellement, ce sont les actions démocratiques. Elle s'est engagée dans une association qui agit pour le renforcement des valeurs citoyennes et notamment, qui promeut le vote par procuration.

La conversation redevient sérieuse, pour tout le monde.

— Ben, tout le monde sait comment fonctionne la procuration, intervient JP. Il suffit de se rendre au commissariat ou à la gendarmerie.

— Oui, mais elle pense notamment aux personnes âgées qui sont en maisons de retraite, ou ceux qui ne peuvent pas se déplacer. À ces personnes-là, il faut rappeler qu'il est possible de faire venir un officier de police judiciaire chez soi pour établir la procuration. Peu de gens le savent ; en tout cas, c'est que Alice pense et elle veut remédier à ça.

— Pourquoi s'en soucier : la moitié des personnes qui sont en maison de retraite a Alzheimer et ne se souvient plus qu'on vote, et l'autre moitié a Parkinson : ceux-là ne sauraient pas mettre l'enveloppe dans l'urne, tellement ils tremblent !

JP se prend des sifflets et des huées.

— JP, comment peux-tu dire des choses pareilles ? Un peu de respect enfin, lui lance Julie.

— D'accord, d'accord, admet JP, ce n'était pas gentil. Bon, admettons qu'elle informe sur la possibilité de faire venir quelqu'un chez soi pour établir la procuration ; le problème est réglé. Qu'est-ce qu'elle veut faire de plus, ta femme ? poursuit-il à l'adresse d'Arthur.

— Elle commence à penser que le processus de procuration ne peut pas rendre service à tout le monde. Ta procuration, tu dois la donner à quelqu'un qui vote dans la même commune que toi, et les personnes cherchent quelqu'un de confiance pour cette tâche. Donc si tu n'as pas de famille ou d'ami proche disponible, tu n'utiliseras pas la procuration. Et Alice pense que c'est pour ça qu'on perd de la participation aux élections.

— Pour ce que ça changerait, je réponds. Ma sœur s'est encore trouvée une lubie qui ne sert à rien.

Cette fois-ci, c'est Olivier qui réagit à mes propos.

— Thomas, sois un peu objectif envers Alice. C'est vrai qu'elle a l'habitude de s'embarquer dans des histoires rocambolesques, au grand dam d'Arthur, et surtout depuis le décès de vos parents, mais là je trouve que ce n'est pas une lubie.

Arthur approuve Olivier.

— Olivier a raison, Thomas. J'aime ta sœur, mais je suis parfois dépassé par les idées qu'elle peut avoir ; sauf que cette fois-ci, ce n'est pas aussi échevelé que d'habitude et qu'elle a raison de vouloir faire bouger les choses.

— Mais qu'est-ce qu'on gagnerait à avoir plus de participation aux élections ?

— Thomas, d'abord, on clouerait le bec aux opposants de tous poils qui rappellent à certains élus qu'ils ne sont pas légitimes parce que l'abstention a été forte. Ça permettrait de mesurer la véritable abstention, celle provoquée par les personnes qui ne veulent pas voter, et pas d'y inclure des personnes qui auraient voulu voter mais qui n'ont pas pu. Et puis, ça permettrait à certains partis dits extrémistes de peser moins lourd dans les résultats.

— Comment ça ? demande Julie, intéressée.

— Je n'ai pas de preuves de ça, c'est juste une opinion personnelle, reprend Arthur, mais aujourd'hui ce sont les électeurs les plus motivés qui se déplacent jusqu'aux urnes. Et parmi eux, il y a des personnes très motivées à ce que les partis extrémistes – peu importe lesquels, mais surtout ceux d'extrême-droite – remportent enfin plus de sièges pour changer les choses. Si ce sont ces électeurs qui se déplacent le plus, nous aurons bientôt d'autres institutions que des mairies qui seront extrémistes. Ramène vers les bureaux de vote plus d'électeurs mesurés – je ne sais pas comment les définir autrement – et le rapport de force change.

— Et puis, il faut réapprendre aux gens à se réapproprier les outils démocratiques, ajoute Olivier. Plus les électeurs prendront l'habitude de ne plus se déplacer, et plus on court à la catastrophe.

— Mais quelle catastrophe ?

— Thomas enfin, ouvre les yeux, reprend Olivier. Le jour où un parti

d'extrême-droite remporte majoritairement des législatives voire la présidentielle, à quoi ressemblera notre pays ?

— Je vois très bien quelles menaces planent derrière cette éventualité, je me défends. Mais en même temps, aujourd'hui on a beau aspirer à une évolution des institutions ou à la façon de faire de la politique, les lois et décisions sont prises par ceux qui nous gouvernent, et ils n'ont pas l'intention de se laisser avoir moins de pouvoir. Regardez comme le non-cumul des mandats a du mal à se mettre en place.

— Là-dessus, nous sommes d'accord, me répond Olivier.

— Donc, comment faire évoluer les choses ? Les différents hommes politiques de l'opposition disent que nous sommes au bord d'une révolte, mais ils semblent secrètement espérer qu'elle n'arrivera finalement pas. Sinon, leur sort serait également réglé et ils ne semblent pas prêts à laisser leur place au nom du renouveau auquel ils aspirent.

— Alors comment veux-tu faire changer les choses ? insiste Julie.

— Je ne sais pas. Mais Arthur, comment ma sœur pense-t-elle réussir à renverser la vapeur avec son action ? Après tout, Hitler est arrivé au pouvoir par les urnes.

— Justement. C'est le point de départ de sa réflexion. Si Hitler est arrivé légitimement au pouvoir, rien ne dit que ça ne recommencera pas. Voilà pourquoi elle se mobilise pour ramener du monde vers les urnes.

— J'ai du mal à croire que ça puisse marcher, dis-je pour tenter de clore cette discussion.

— Thomas, je n'irais pas jusqu'à supposer que tu n'as pas de conscience politique, mais je trouve un peu gênant que de notre groupe, tu sois le seul à être aussi passif et indifférent à ce qu'il se passe au niveau politique, me lance Olivier. Tu ne peux pas rester éternellement dans cette position.

— Non, mais de là à vouloir m'affoler avec un risque de régime totalitaire dans notre pays.

Olivier me fixe droit dans les yeux, avec un petit sourire.

— Mon cher Thomas, comme le saint dont tu portes le nom, tu ne crois que ce

que tu vois, n'est-ce pas ? Mais si, pour croire à la perte de liberté que nous procurerait l'arrivée d'un parti d'extrême-droite au pouvoir, tu dois le voir, permets-moi de ne pas vouloir la même chose. Je préfère m'alarmer préventivement que de voir trop tard que je ne peux plus rien faire.

Julie ne compte pas non plus en rester là.

— Thomas, si à la fois tu ne veux ni d'une révolte, qui pourrait être destructrice, et que tu ne crois pas que les citoyens puissent pacifiquement, par les urnes, faire évoluer les choses, quelle voie envisages-tu ?

— Je ne sais pas. Je n'ai aucun pouvoir ; je veux dire, individuellement, je ne pèse rien. Seul on ne peut rien. Pourquoi me demander ce que moi, Thomas, je pourrais apporter pour résoudre un tel problème ? Je ne suis rien. Et tous, nous ne sommes que de simples personnes qui n'avons aucun pouvoir.

— Non, Thomas, nous sommes de simples citoyens qui disposons d'un grand pouvoir : le bulletin de vote. Nous avons le droit de vote, mais ça devrait être aussi un devoir. Si tu ne te sers pas de ce droit, quels arguments auras-tu le jour où on te le supprimera ?

— Qui nous le supprimerait ? Je veux dire, aucun gouvernement, même extrémiste, n'envisagerait sérieusement de le supprimer. Le peuple se révolterait.

— Thomas, tu es légèrement contradictoire, me lance Arthur, d'un ton amusé voire ironique. Tu penses qu'une révolte ne serait pas une bonne chose, mais tu imagines voir le peuple se révolter contre la suppression du droit de vote. Et si jamais le peuple ne se révoltait pas ? Imagine que tout le monde réagisse comme toi. On pourrait faire passer n'importe quelle loi liberticide.

— Je ne sais pas, je tente à nouveau pour trouver une échappatoire à cette conversation.

— Allez, on va le laisser tranquille pour ce soir, admet Olivier.

— OK, renchérit Arthur. Mais Thomas, ne t'estime pas tiré d'affaire pour autant, surtout que ta sœur ne te laissera pas tranquille sur ce sujet-là. Réfléchis bien cependant à ce qui se passerait si tous ces petits gestes quotidiens que tu as le droit de faire, disparaissaient de ton existence.

— En tout cas, dit Julie en s'adressant à Arthur, moi, ça m'intéresse cette